

ALICE MUNRO Auteur de nouvelles

Écrivain canadienne de langue anglaise

Prix Nobel de littérature 2013

Un auteur de nouvelles ? *« Voilà qui, en soi, est déjà une déception (...) Cela fait passer l'auteur pour quelqu'un qui s'attarde à l'entrée de la littérature, au lieu d'être bien installé à l'intérieur ».*
Qui a écrit cela ?

Alice Munro. Qui n'a pratiquement écrit que des nouvelles. Et qui, pour ses nouvelles, a reçu le Prix Nobel de littérature en 2013, à quatre-vingt deux ans.

Cette écrivain, capable de sourire du peu d'estime dans lequel est tenu son travail, est née en 1931. Comme Niky de Saint Phalle, à quelques mois près.

Elle est canadienne. Originaire de l'Ontario. Elle est née dans une ferme, au bord du lac Huron. . *« Nous vivions juste au-delà des limites de la ville »,* écrit-elle. Elle s'appelle alors Alice Ann Laidlaw. Et descend d'Écossais émigrés.

Son père a beaucoup lu Fenimore Cooper. Inspiré par ses lectures et la nature encore à demi-sauvage dans laquelle il était né, après avoir été trappeur il élève des renards et des visons dont il vend les peaux. Quand cet élevage cessera d'être rentable, il travaillera à la fonderie locale, puis dans un élevage de dindes. Vers soixante-dix ans, il se mettra à écrire. Dans *« Travailler pour gagner sa vie »,* sa fille, Alice Munro, écrit de cet homme plutôt solitaire, à la fois rude et fragile :

« Il avait une dose de fierté qui pouvait passer pour de l'humilité, parce qu'elle le rendait craintif et susceptible... Il voyait chez les gens de l'école (...) une construction hostile de règles et de secrets ». Les différences de mentalité, les caricatures que chacun se fait de l'autre, même entre proches, sont des sujets particulièrement sensibles à Munro. Elle en a fait l'expérience dans sa propre famille. *« Issue d'une ferme plus pauvre que celle de mon père, ma mère était devenue institutrice au prix de ses seuls efforts désespérés... C'était une institutrice aimée, qui travaillait dur, mais certains dons qu'elle savait posséder étaient inemployés. Ces dons avaient à voir avec la prise de risque et le gain d'argent (...) ».* Des dons assez mal vus dans ce milieu de paysans, précise Munro, *« alors que c'étaient les dons-mêmes (moins souvent mentionnés que le labeur, la persévérance) qui avaient bâti le pays... Dans les renards qu'élevait mon père, elle (ma mère) ne vit aucun lien romanesque avec la vie sauvage ; mais bien une industrie nouvelle, la possibilité de richesses. Elle avait quelques économies qui lui permettraient d'acheter une terre où tout cela pourrait commencer pour de bon. Elle devint ma mère ».* Elle se lancera dans la vente des peaux de renards, puis dans celle de vieux meubles, avant d'être atteinte d'un Parkinson qui lui interdira toute vie autonome.

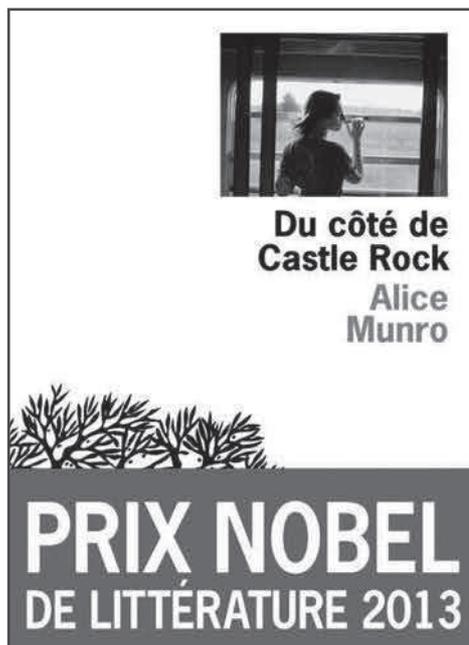
Dans « Bientôt », une des nouvelles du recueil « FUGITIVES », on peut voir d'autres traces de cette mère singulière qui se fait d'abord remarquer par son esprit d'entreprise et ses créations vestimentaires. Puis par ses lassitudes et son isolement de grande malade.

Dans la petite ville où elle est née, Alice Munro est seule de sa génération à être allée à l'université. Dans le même temps, elle gagne sa vie comme serveuse, cueilleuse de tabac et aide-bibliothécaire. Et publie sa première nouvelle, « La danse des ombres heureuses ».

À vingt ans, elle épouse James Munro. Ils ont quatre filles dont une qui meurt à la naissance. En 1963, elle a donc trente-trois ans, le couple s'installe à Victoria (Colombie-Britannique), et ouvre une librairie qui existe encore, Munro's Books. Dans une interview sur Youtube elle parle de cette librairie, de sa vie de femme au foyer, et du fait que son premier mari l'a poussée à écrire. « *J'aime les histoires* » dit-elle. « *N'importe quelle vie peut être intéressante... j'ai commencé à écrire pendant mon temps libre... Écrire m'a demandé beaucoup plus de travail que je pensais au départ... J'étais la seule personne que je connaissais à écrire des histoires... Pour les gens autour de moi, il aurait été ridicule de vouloir être un écrivain...* ». Elle insiste assez souvent sur le fait que, dans la campagne où elle a grandi, être « bright », (brillant, intelligent) était loin d'être considéré comme une qualité.

Venons-en à deux de ses livres.

Au début de « DU CÔTÉ DE CASTEL ROCK », il y a les ancêtres écossais de Munro, dont un certain James à qui son père, un jour de bamboche, montre, du haut du château d'Édimbourg, « *l'Amérique à l'horizon* ».



Bien entendu, c'est faux. Seulement le rêve est là. Installé. Ancré dans l'esprit et le cœur de ce James qui, marié et père de famille, s'embarquera avec sa famille dans la traversée de l'Atlantique.

D'autres pionniers et pionnières suivront ce premier Munro émigré. Chacun avec une histoire singulière. Alice Munro dit avoir fait des recherches sur les origines de sa famille qu'elle a ensuite librement interprétées.

Ses ancêtres s'installeront donc sur le sol canadien. Quand leurs noms s'inscriront sur les pierres des cimetières, la preuve sera faite : ils ont fait souche.

On remarquera que, parmi ces aventuriers, Alice Munro fait la part belle aux vieillards, aux femmes et aux enfants. On est loin d'une simple histoire de forts à bras-combattants, défricheurs et bûcherons-. Ce sont des familles

entières qui se déplacent. Comme... Eh bien comme les Huns, les Scythes, les Vikings, les Goths et les autres grands envahisseurs qui accélèrent la chute de l'Empire Romain... Comme aussi les migrants et les réfugiés d'aujourd'hui que nous montre la télévision. Que ces Écossais rustiques aient donné en quatre générations un prix Nobel de littérature est assez spectaculaire.

Dans « Les pères », Alice Munro évoque trois types de pères qui marquèrent son enfance : Chez le premier « tout était juron ». *« Comme si c'était un chaudron débordant d'un bouillonnement de rage et de détestation »*. En réalité, la jeune Alice est plus encore fascinée par Dalhia, une des filles de cet ogre terrifiant. Dalhia a un ou deux ans de plus qu'Alice avec qui elle va parfois en classe. C'était *« la meilleure joueuse de l'équipe de basket... sans compter qu'elle s'habillait bien – rien à voir avec les frusques de femme mûre que portaient souvent les filles de la campagne ou les tenues que ma mère s'échinait à coudre pour moi à la maison... »*. Or cette très jeune fille confie tranquillement à Alice -avec qui elle n'est même pas à proprement parler « amie»- que *« si on venait me dire que mon père est en train de se noyer dans la rivière, j'irais sur la berge pousser des cris de joie »*.

Le second père est presque à l'opposé. C'est également le père d'une camarade de classe, une « nouvelle » cette fois, appelée Francès, qu'Alice se voit plus ou moins obligée d'accompagner à l'école. Une fois en classe, elle se rattrape en lui manifestant une hostilité moqueuse. Ce qu'elle explique ainsi : ... *« étant facilement gênée encore que m'as-tu-vu (...), je ne pouvais prendre le parti de celle qu'on humiliait tant j'étais contente que ce ne fût pas moi... »* Timidité et culot à la fois... à

plusieurs reprises Munro se définira ainsi.

Toujours est-il que la jeune Alice se trouvera invitée, un soir, par les parents de Francès, à un dîner d'adieu. Un an après être arrivés, ils vont en effet repartir.

Tout au long de ce dîner, la fille de trappeur qui sait comment il faut tuer un renard pris au piège – *« ne pas l'abattre au fusil... mais l'étourdir d'un coup de bâton et lui poser le pied sur le cœur... »* – est confrontée aux usages d'une famille qui déménage souvent et a vécu à Chicago. Dépaysée, elle vit mal ce qui lui semble *« une comédie »*. Elle éprouve, dit-elle, *« une légère nausée à voir le père de Francès servant deux enfants à table, ses mains épaisses et très blanches, son pâle visage, les mèches luisantes de ses fins cheveux châtain clair. Le côté insistant -trop proche- de son pas feutré dans ses grosses pantoufles de flanelle à carreaux. Puis ce rire, si inconvenant chez des grandes personnes (...). Il y avait comme une menace furtive tapie dans tout cela... »*.

Le troisième père que nous présente Alice Munro est le sien. *« À l'orée de mes douze ans »,* écrit-elle, *« j'étais devenue l'amuseuse de service à la maison »*. Fidèle à ce rôle, elle raconte un jour à ses parents la haine de Dalhia pour son propre père et ses propos meurtriers. Toute la famille Munro tombe d'accord pour condamner le père de Dalhia.

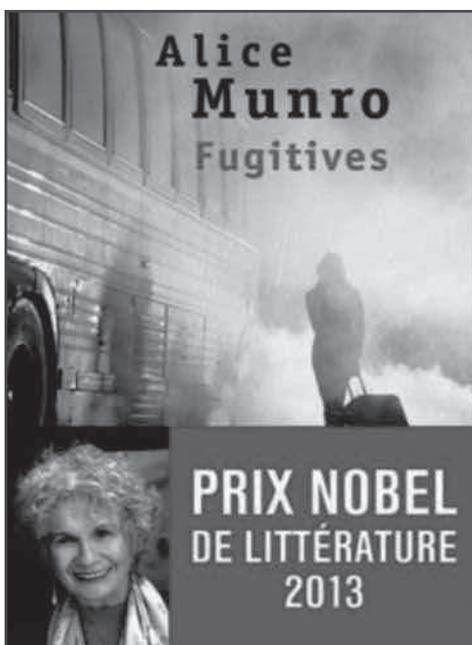
Le plus intéressant vient après. Dans la rumination d'Alice qui, *« aujourd'hui »* (quand elle écrit) *« trouve étrange que nous ayons pu tenir cette conversation si facilement, sans qu'il nous passe, un instant, par la tête que mon père m'avait battue, de temps en temps, et que j'avais hurlé, pas que je voulais le tuer, mais mourir... J'avais l'impression »*, ajoute-t-elle plus loin, *« que c'était à mon être qu'en avaient mes parents... »*

«c'était la part prétentieuse, raisonneuse de mon être qu'il convenait d'expulser par des coups... c'était le règne de l'injustice. Je ne pouvais jamais donner ma version des choses».

Pas de condamnation cependant en conclusion de cette nouvelle. On en reste au souvenir d'un fait. Jugeant sa fille insolente, la mère d'Alice faisait parfois appel à son mari qui frappait l'enfant avec sa ceinture.

Il se révèle ici deux traits contradictoires du caractère de Munro. Elle est observatrice, attentive, bonne élève, appliquée. Mais elle aime aussi faire l'intéressante. Et déteste la soumission. Elle est à la fois ouverte et têtue. Elle exprimera cette complexité en écrivant. Qu'est-ce qu'écrire en effet, sinon donner «sa version des choses» ?

Venons-en à l'autre livre, «FUGITIVES».



(Il s'agit d'œuvres probablement plus fictionnelles. Encore que, dans toute œuvre littéraire, la fiction et le réel ne cessent jamais de se mêler).

La nouvelle intitulée «Fugitives» n'est pas à proprement parler policière.

Pourtant, dans les premières lignes, tout y est énigmatique. Nous savons juste qu'il s'agit d'une question de voisinage. Nous sommes dans la tête d'une femme, nommée Carla, qui se tient à la porte d'une écurie d'où elle cherche à voir quelqu'un, tout en s'efforçant de ne pas être vue. De fait, cette Carla paraît dans la même incertitude que nous qui commençons la lecture de cette nouvelle. Son regard, comme le nôtre, observe et furète jusqu'à voir enfin plus clair. Oui, c'est bien Mme Jamieson -que Carla appelle aussi Sylvia- qui rentre. Mais Carla ne reconnaît pas seulement Mme Jamieson/Sylvia. Elle reconnaît aussi l'expression de celle-ci : «exaspérée – et amusée de sa propre exaspération» Une certaine familiarité entre les deux femmes nous est ainsi indiquée.

Quelques lignes plus loin, nous apprendrons que si Carla craint le retour de cette autre femme, c'est à cause de Clark. Et voilà, en une petite page, le trouble installé. Qui est cette Carla ? Qui est cette Mme Jamieson/Sylvia ? Qui est Clark ? Quels rapports entretiennent-ils les uns avec les autres ? C'est ce que la nouvelle va nous faire sentir.

Une chaîne d'événements va, dans le même temps, amener Carla à fuguer.

Après quoi, le dénouement sera étrangement semblable au film de Pagnol, «La femme du boulanger», inspiré d'une nouvelle de Giono, «Jean le bleu». L'homme quitté ne fera aucune difficulté au retour de la fugueuse. Autre point commun aux deux histoires : chez Munro comme dans le film de Pagnol, il y a une seconde fugueuse,

une chatte dans le film, une chèvre dans «Fugitives».

Attention cependant, les mentalités ont bien changé depuis 1938 ! Ou peut-être perçoit-on mieux leurs diversités ?

Dans «Fugitives», la jeune femme n'est pas partie pour un jeune amant qu'elle avait d'ailleurs en la personne de son compagnon. Elle est partie pour se sentir libre. Par désir de s'appartenir.

Pour la fugueuse animale, la différence n'est pas moindre. Alors qu'à quelques gronderies près, Pomponnette rentre tranquillement chez son maître, dans la nouvelle de Munro, dans un monde devenu incertain, on ignore le sort de la petite chèvre... Sylvia, l'universitaire, est bien seule à croire les êtres «unis dans leur humanité». Dans la tête de Carla, la fugueuse revenue au logis, un soupçon se trouve logé, telle «une aiguille meurtrière», celui que Clark, son compagnon –un homme incapable de «croire à l'argent gagné pour avoir écrit de la poésie» se soit vengé sur la chevrette.

Trois des nouvelles qui suivent ont Juliet pour héroïne. Elles forment ensemble un roman en trois épisodes.

«Hasard».

Cette nouvelle pourrait se résumer en une question : par quel bizarre enchaînement de situations la vie de Juliet, professeur de latin et de grec, va-t-elle changer du tout au tout ?

Cela commence par un échange de confidences entre deux femmes à la sortie d'«Hiroshima mon amour». Une lettre arrive alors qui n'avait aucune chance d'arriver. Suit un temps libre inattendu. L'occasion d'un petit détour. Et, last but not least, l'envie de Juliet de faire ce que raisonnablement elle ne devrait pas faire...

Ce récit, plein d'images et de rebondissements, ressemble au paysage qu'on regarde par les fenêtres d'un car ou d'un train.

Il serait dommage de résumer ce texte écrit avec autant d'économie que de largesse.

«Bientôt».

Cela commence par une reproduction de Chagall, décrite comme un dessin d'enfant. C'est le cadeau que choisit Juliet pour ses parents «*parce qu'il me fait penser à eux*», dit-elle.

Peu après, elle retourne chez eux pour leur présenter sa fille de treize mois. Situation on ne peut plus banale que cette visite aux parents âgés. À ceci près que Sam et Sara, des excentriques, sont «*devenus inquiets et diminués*». Ce qu'elle voyait de loin, chargé de la grâce maladroite, de la fantaisie et de la légèreté d'un Chagall, se révèle, de près, autrement plus délicat. Quel est le rôle exact d'Irène qu'on dirait aujourd'hui leur «auxiliaire de vie» ? Il faut lire le détail des situations, des croquis, des conversations sur la confiture, la faiblesse cardiaque, la religion, les revues de mode... Dans quoi Juliet met-elle les pieds, soudée à sa fille Pénélope qu'elle porte sur l'une ou l'autre de ses hanches ?

Plus tard, elle se reprochera d'avoir écrit une lettre frivole et amusée sur cette visite à ses parents âgés. D'avoir imaginé ce qui n'était pas. Et d'avoir surtout raté la déclaration d'amour que lui a faite sa mère.

«Silence».

Troisième et dernière nouvelle du cycle Juliet. Une vingtaine d'années plus tard. Éric, le pêcheur de crevettes, compagnon de Juliet et père de Pénélope, est mort au cours d'une tempête. La relation de Juliet et de Pénélope,

sa fille que nous avons vue à treize mois, perchée sur la hanche de sa mère, semble paisible et heureuse, quand Pénélope, un jour, autour de vingt ans, quitte sa mère pour faire une retraite, ou suivre un cours, dans un « Centre d'Équilibre Spirituel ».

Après, on ne sait plus rien de Pénélope sinon qu'elle n'est pas rentrée de cette retraite qui ne devait en principe durer que six mois. Quelques rares cartes illustrées prouvent de temps à autre qu'elle est toujours en vie. Une de ses anciennes amies rencontrée par hasard, dira juste... Nous ne saurons rien d'autre de Pénélope sinon qu'elle n'a pas évolué comme le pensait Juliet, sa mère. Ni même comme sa mère l'a imaginé après le « Centre d'Équilibre Spirituel ». Ce que croyait savoir sa mère se défait également peu à peu. Ses notions d'identité se dissolvent. Ce qu'elle pensait impossible, se révèle être sa vie. *« Peut-être que Pénélope ne peut pas me supporter. C'est possible »,* se dit-elle, en paraissant, elle aussi, se dissoudre. Elle qui avait connu une petite notoriété de personne publique (elle dirigeait une émission d'interviews à la télévision régionale), vit de plus en plus *« parmi les livres. Elle espère »,* écrit Munro, *« comme les gens espèrent, sans se faire d'illusion... »*

Fin du cycle *Juliet*. Les nouvelles qui suivent sont autonomes.

« Passion ».

Nous suivons Grace, une femme plus très jeune, à la recherche d'une maison qu'elle a connue autrefois au bord du lac Little Sabot. Beaucoup de choses ont changé. Des villas ont poussé, des bungalows... Au moment où elle va faire demi-tour elle retrouve la *« maison octogonale des Woods »*, puis celle qu'elle cherchait, entourée d'une véranda, la maison des Travers...

Le passé va alors revenir avec l'histoire de la famille Travers autour de Madame Travers qui avait fait un premier mariage et qui, à la mort de ce premier mari, avait dû entretenir son fils en enseignant l'anglais commercial dans une école de secrétariat. Une période de sa vie dont elle parle avec humour. Alors que pour son second mari, Monsieur Travers, « un homme attachant et pas compliqué », il s'agit d'*« une épreuve presque comparable au baignage »*.

Dans cette famille élargie et fortunée à tous les sens du terme, Madame Travers semble l'âme. Sa présence fait penser à Mrs Ramsay dans « La Promenade au Phare » de Virginia Woolf. Invitée chez les Travers par son soupirant et bientôt fiancé, Maury Travers, le fils des Travers, Grace va faire la connaissance de Madame Travers. Les deux femmes s'apprécieront. Elles ont au moins un point commun : le goût de l'instruction. Grace qui, cet été-là, travaille comme serveuse à l'hôtel-restaurant voisin, est une orpheline, élevée par une tante et un oncle rempailleur de chaises. Sa caractéristique est d'avoir *« voulu apprendre tout ce qu'on peut apprendre gratuitement. Quant à Madame Travers envoyée, jeune fille, dans une école de commerce au lieu d'une véritable université (...) »,* elle regrette plus que tout de *« ne pas avoir enfourné plutôt, ou enfourné d'abord, dans son esprit, tout ce qui était inutile »*.

C'est alors, quand l'avenir semble tracé et raisonnablement heureux, qu'entre en scène Neil, le fils qu'a eu Madame Travers de son premier mariage. Il a trente-cinq ans, il est médecin et alcoolique. Il arrive au moment où Grace vient de se faire une forte entaille à un pied et l'emmène se faire faire un vaccin antitétanique à l'hôpital voisin. Une journée de dérive en voiture s'ensuit. Il n'y aura pas de limite aux bizarreries que Grace rencontrera ce jour-là.

Pas de limite. Ainsi... *« Elle avait cru que c'était le contact. Les bouches. Les langues, la peau, les corps, le choc des os contre les os. L'embrasement. La passion. Mais ce n'était pas du tout ce qui leur semblait échu. C'était un jeu d'enfant comparé à la connaissance qu'elle avait de Neil, maintenant qu'elle avait vu au fond de lui ».*

Elle apprendra à son réveil... Mais il est dommage de dire la fin qui n'est d'ailleurs qu'un « départ » solitaire « dans la vie ».

« Offenses ».

La première scène est énigmatique (en la lisant pour la première fois j'ai cru qu'il s'agissait de descendre faire pipi sur la bord d'une route enneigée sans être trop visible...) Il faut en effet, cette fois encore, accepter de ne pas comprendre tout de suite. Alice Munro, c'est vrai, demande à ses lecteurs une attention éveillée. On ne saisira qu'à la toute fin ce que font ensemble en voiture, Harry et Delphine devant, et derrière, Eileen et Lauren, encore en pyjama, à qui Eileen avait fait mettre ses bottes.

Ai-je le temps d'en dire un peu plus ?

Un an plus tôt, Harry a démissionné d'un grand magazine pour reprendre la gazette hebdomadaire d'une petite ville. Sa famille déménage avec lui, Eileen, sa femme, et Lauren, leur fille, une préado très avertie qui appelle ses parents par leurs prénoms et « sait tout » sur la naissance des enfants, les drogues, l'homosexualité...

Lauren qui sait tant de choses sur la vie s'intègre mal avec les filles de sa nouvelle école. Une relation en profite pour s'établir entre Lauren qui, après l'école, « aime bien avoir quelque chose à faire, pas seulement rentrer à la maison » et Delphine, la dame de la réception de l'hôtel local, qui semble s'ennuyer dans ce « trou ».

Une sorte de rituel s'installe entre elles jusqu'à ce qu'un soir, Delphine raconte à Lauren l'histoire d'une femme à la recherche de l'enfant qu'elle a autrefois donnée à l'adoption... Rentrée chez elle, Lauren ne se sent pas bien. *« La sensation dans son estomac était à la fois celle d'un gonflement et d'un creux ».*

Les parents finiront par expliquer tout, en présence de Delphine. Des papiers seront sortis. Des points mis sur les i. Mais la douleur survivra à la vérité juridique et à la dispersion des cendres, « Pardonnez-nous nos offenses ! » Lauren éprouve l'envie de hurler, mais *« elle sait que la seule chose à faire est de prendre son mal en patience ».*

Le grand moment de cette nouvelle me semble « l'engueulade » entre les parents vue par un regard d'enfant⁽¹⁾. Je cite : *« Tout pouvait rester joyeux mais d'une joie pleine de couteaux... »*

Pas une seule fois, quand ce sentiment planait dans la pièce, ce changement dans l'air, la luminosité frappante qui accusait le contour de chaque forme, de chaque meuble, de chaque ustensile, les rendant plus tranchants et pourtant plus denses – pas une fois le pire n'avait pas suivi... ».

« Subterfuges ».

Encore une situation qu'on pourrait qualifier de mélodramatique.

Deux sœurs presque caricaturalement opposées. Une infirme à la dent dure. *« On ne s'attendait pas qu'une personne qui avait cette apparence, une personne qui ne pouvait ni mettre le pied dehors en hiver, ni être laissée à elle-même la nuit, puisse stigmatiser de façon aussi dévastatrice les moindres sottises des gens plus chanceux qu'elle ».* Et une gentille, Robin, *« qui n'avait jamais eu d'amant, ni même de petit copain... Une certaine forme de sérieux chez une fille pouvait faire oublier qu'elle était jolie... ».*

Le grand plaisir de Robin c'est d'aller, une fois par an, voir jouer une pièce de Shakespeare. *Elle ne se sentait jamais plus à l'aise qu'à ces moments-là, entourée d'inconnus... ces quelques heures l'emplissaient de la certitude que la vie à laquelle elle retournait, si improvisée et insatisfaisante à ses yeux, était temporaire seulement et facile à supporter. Et qu'il y avait une splendeur derrière, derrière cette vie, derrière tout, qu'exprimait la lumière du soleil derrière les vitres du train. La lumière du soleil, et les longues ombres sur les champs de l'été, comme les restes de la pièce dans sa tête* ». Un jour, elle perd son sac au théâtre et rencontre un homme. Elle va chez lui, découvre qu'il est horloger et qu'il vient du Monténégro. Il lui fait à manger. Lui met « *une espèce de jazz. Elle lui avait fait confiance pour de mauvaises raisons mais n'avait pas eu tort de lui faire confiance...* ». La conversation entre eux « *donnait de plus en plus l'impression d'être un subterfuge concerté, un écran convenu masquant ce qui devenait sans cesse plus inévitable, plus nécessaire...* ». Enfin, juste avant qu'elle reprenne son train, « *il glissa les mains sous ses bras pour la tenir plus serrée, autour de la taille, et ils s'embrassèrent, s'embrassèrent. Une conversation de baisers. Subtile, captivante, intrépide, qui la transforma* ».

Comme il doit rentrer au pays dans quelques jours, ils conviennent de se revoir chez lui dans un an.

L'année suivante, quand elle le retrouve et que, sans un mot, il la met à la porte de chez lui, elle pense bien sûr... hommes volages... femmes crédules... « *La honte, ce fut une honte terrible qu'elle éprouva* »... Il lui faudra attendre des dizaines d'années pour découvrir que c'était autre chose... « *un subterfuge*

du destin... qui avait tout gâché en un jour, en deux minutes, sans accès, sans secousse, sans dispute, sans espoir, sans déception, et non de la façon étirée à l'infini dont les choses sont gâchées le plus souvent ».

« Pouvoirs ».

Cette nouvelle commence par quelques pages du journal intime de Nancy, une jeune personne qui écrit son « *impression que quelque chose de vraiment peu ordinaire arriverait dans ma vie et qu'il serait donc important d'avoir tout consigné par écrit* ». On est en 1927. Une époque de modernisation après la guerre. On y entrevoit un monde en changement où on installe des solariums, mais on continue à faire des blagues très sottes pour le 1er avril. Le journal s'arrête avec les fiançailles de Nancy avec Wilf, le médecin local.

La narration passe alors à la troisième personne et s'attarde sur les relations taquines entre Nancy et Ollie, le cousin de son fiancé, « *qui se sent destiné à quelque chose d'inhabituel* ». Et qui (n'éprouve) « *pas le besoin de se demander pourquoi il (est) avec elle des moments où la taquiner et être taquiné par elle, (font) filer le temps avec une facilité étincelante* ». Elle l'emmène « *jusqu'à une véritable relique de jours plus fastes ou plus oisifs – une balançoire – ... avec deux bancs qui se (font) face* ». Puis chez une autre curiosité, Tessa, une de ses anciennes camarades de classe, douée de voyance, quelqu'un d'« *unique, robuste et raisonnable* », qu'on peut aussi soupçonner d'avoir « *un trou dans la tête* ».

Pendant que Nancy épouse Wilf, Ollie va, lui, épouser Tessa, la voyante, et se lancer avec elle dans l'exploitation scientifique, puis foraine, d'un don de plus en plus incertain.

Au final, les enfants de Nancy et de Wilf disent

« espérer que leur mère, (à présent veuve et âgée) ne s'est pas mise à vivre dans le passé. Mais ce qu'elle croit faire, ce qu'elle veut faire si elle trouve le temps de le faire n'est pas tant vivre dans le passé que l'ouvrir afin de voir une bonne fois pour toutes ce qu'il a dans le ventre ».

Ouvrir le passé pour voir ce qu'il a dans le ventre.

Cette expression me semble assez bien résumer l'esprit des nouvelles d'Alice Munro.

À condition de ne pas s'arrêter là.

Et d'ajouter à ce désir de savoir -d'en savoir au moins davantage- *« le besoin de transformer sa vie en histoire »*, comme elle dit dans « DU CÔTÉ DE CASTLE ROCK ».

En effet Munro n'est pas un détective.

Certes, elle creuse, explore, approche autant

qu'elle peut la vérité secrète d'une situation, ou d'un être. Mais elle ne pond pas de rapport.

Elle produit une œuvre qui manifeste, à sa façon, la singularité de *son point de vue*.

On touche là au paradoxe fondamental de l'écriture : écrire pour échapper aux visions simplistes et aux propos convenus.

BÉATRICE NODE-LANGLOIS

« DU CÔTÉ DE CASTLE ROCK », folio, 7,70 € et « FUGITIVES », folio 7,60 € : Deux livres d'ALICE MUNRO, parmi une dizaine d'autres.

(¹)p. 233-235, Éditions de l'Olivier.